

LA CHAPELLE NOTRE-DAME DE QUILINEN

par Yves-Pascal Castel et Joël Lubin

QUILINEN, ANCIENNE TREVE DE BRIEC

Le hameau de Quilinen au sud du bourg de Landrévarzec, à deux pas de l'ancienne route nationale Quimper Brest, occupe, depuis l'antiquité romaine, une situation géographique privilégiée sur la voie qui monte vers le nord.

Avant la Révolution, Quilinen était comme Landudal et Langolen, une **trève** dépendant de Briec. Suite à l'organisation des communes établie en 1804, Trefflez, Landudal et Landrévarzec viennent former un ensemble rattaché à Briec. Mais il faudra attendre 1843 pour voir Landrévarzec, se détacher définitivement de Briec et acquérir son autonomie. Cette même année, 1843, est attribué à la toute nouvelle commune le secteur de Quilinen, Briec recevant en contre partie la chapelle de la Madeleine ainsi que l'ancienne trève de Tréfflez, encore appelée Trolez.

Pour ce qui est de l'origine du nom, Quilinen ou Kilinen, fait référence, selon Bernard Tanguy, à un saint du pays de Galles nommé Celynin. Eponyme de Llangelynin situé sur la côte dans le comté de Merioneth, il est aussi honoré dans celui de Carmarthenshire à Llanpumsaint¹.

En marge de cette étymologie raisonnée le toponyme Quilinen, la tradition populaire en a suscité une autre fondée, comme il arrive souvent, sur un jeu de mots. La décomposition du nom en Ki et linen a ainsi donné corps à une histoire légendaire qui fut naguère évoquée par la presse locale : Un seigneur de Pennayeun (un manoir qui se voit toujours à quelques centaines de mètres au sud de Quilinen, au cours d'un pèlerinage en Terre Sainte où sa vie avait été mise en danger fit le vœu s'il revenait sain et sauf d'élever une belle chapelle à Notre-Dame. Dès son retour, alors qu'on procédait au tracé du plan de la chapelle sur un terrain proche du manoir un gros chien (Ki) arracha le cordon (linen en breton) des mains du maître d'œuvre. S'enfuyant jusqu'au hameau où s'élève aujourd'hui la chapelle, il laissa sur le sol, avant de disparaître, les lignes qui en délimitaient l'emplacement exact. Le chien fut nommé « Ki ar linen » (le chien au cordon) et le sanctuaire « Kilinen »².

Quoiqu'il en soit de ces explications variées, se dresse aujourd'hui un de ces sanctuaires ruraux qui participe à la richesse du patrimoine local Dans un placître herbu, cerné d'un mur bas tout simple et sans porte monumentale, se dressent une chapelle et un calvaire. Les loges conservées dans le mur du nord, ressemblent à celles qu'on voit au mur d'enceinte de Notre-Dame de Kergoat à Quéménéven. Elles ont pu servir d'ossuaire au temps où la trève enterrait uci ses morts. La fontaine qui accompagne en général les lieux de culte, coule, quant à elle, de l'autre côté de la route.

La chapelle est fermée pour cause de restauration entreprise au mois de juin 2013.

LA CHAPELLE NOTRE-DAME DE QUILINEN

Le **plan** en équerre, de la chapelle de Quilinen, est relativement peu courant comme le faisait remarquer René Legrand³.

1° « Une nef de trois travées lambrissée et bordée d'un unique bas-côté au nord.

¹ Bernard Tanguy, « Dictionnaire des noms de communes trèves et paroisses du Finistère », 1990, p. 106.

² Journal « Ouest-France », 19 mai 1992.

³ René Legrand, « Société archéologique de France », « CXVe session, 1957.

2° Un chœur à deux travées et à chevet plat, commun avec un bras de transept posé en retour d'équerre au nord ; disposition originale qui ne se retrouve dans aucune église ancienne de Cornouaille.

L'arc diaphragme qui sépare la nef du chœur pénètre directement dans deux piliers massifs avec contreforts extérieurs montrant qu'il devait primitivement porter un clocher, clocher dont on reparlera plus loin.

Une sacristie exigüe éclairée par deux fenestrons carrés, est accolée au mur de l'aile nord.

L'appareillage entièrement en pierre de taille de granite témoigne du soin apporté par le maître d'œuvre dans la construction. Ce choix de la pierre de taille, on le sait est loin d'être général tant dans les grandes églises que dans les chapelles rurales. Deux exemples voisins suffiront à l'illustrer. Le mur nord de l'importante église de Pleyben, à part les encadrements des baies, est en moellon tout venant. Et dans la même paroisse, la chapelle de Guennili est quasi entièrement construite en moellons ordinaires. L'adoption de la pierre de taille à Quilinen a donc obligé les maîtres d'œuvre à les tirer de bonnes carrières, qui ne sont pas pas nécessairement « proximales » selon le terme consacré. Leur éloignement vraisemblable a exigé des charrois que ne facilitait pas l'état des chemins de l'époque. Mais, ici, à la différence d'un monument comme le porche de Lanhouarneau, pour lequel on a récemment repéré le site de la carrière, on ne sait pas quel « grand trou » ou de quelle « perrière » a fourni la pierre de taille pour Quilinen..

Quoiqu'il en soit, en face du monument on fera nôtre le jugement des auteurs du procès-verbal de prééminences établi le 17 novembre 1648 .lors de leur visite à l'église tréviale de Notre-Dame de Quilinen. Leur conclusion élogieuse exprimée dans le langage du temps témoigne de leur admiration : « ...avons donné pour recognüs que laditte Esglise est superbement bastye de pierres de taille, Et d'une structure somptueuse, tant par dehors que dedans »⁴.

Face à cette « structure somptueuse par dehors ... », nos greffiers évoquent, sans doute, le spectacle offert par l'abondance des **pinacles**. Mis à part les deux de l'angle du chevet, écourtés et non restaurés, la succession des cinq autres pinacles sur les côtés sud et est, font un effet agréable avec les fins crochets qui s'égrènent au long des arêtes pyramidales qui surmontent les contreforts. Sans oublier un clocher médian, qui a aujourd'hui disparu.

Aux angles de la chapelle quelques **crosettes** représentent des animaux. Malgré l'érosion on y devine entre autres un groin de cochon, un lion, un chien...

La façade sud est rythmée par deux contreforts, deux portes et des baies qui seront, dans un chapitre particulier

Le **gros contrefort central** surmonté d'un fin pinacle fleuroné, témoigne de la présence d'un clocher médian aujourd'hui disparu. La niche intégrée dans le contrefort abrite une statue de pierre blanche si défigurée par le temps qu'on est aujourd'hui quasi incapable de l'attribuer avec certitude. On a heureusement ce qu'en ont écrit il y a un siècle les abbés Peyron et Abgrall⁵ : « Sur sa face extérieure, une niche renfermant une statue de **saint Pierre** en pierre blanche (h. :0, 94), maintenant dégradée, mais offrant toujours sur les bordures de ses vêtements, des broderies d'une extrême finesse rappelant le genre et le style des draperies des personnages composant l'ancien Sépulcre de Sainte-Croix de Quimperlé ».

Quant à la toiture de la chapelle, touchée par l'ouragan dévastateur qui balaya la Bretagne en 1987, elle a dû être refaite entièrement.

⁴ Abbé Favé, « Un procès-verbal des prééminences et droits honorifiques à Landrévarzec et à Quilinen (1648) », p. 10).

⁵ « Bulletin de la Société archéologique du Finistère » (novembre-décembre 1917 (p 339)

Le clocher

Le clocher actuel de Quilinen est fort modeste. Sans connaître la date de son érection, on sait qu'il a été restauré en 1878, par l'entrepreneur Chalm sous la conduite de l'architecte diocésain Le Bigot. Du type qu'on appelle volontiers cornouaillais. Il pointe sa flèche pyramidale au-dessus d'une chambre de cloche étroite, sans balustrade. On y accède par un escalier établi sur le rampant du pignon nord. Font suite à la volée de marches qui sont à l'air libre trois blocs de pierre qui font saillie contre le flanc de la souche, relayées par un gros anneau de fer. Ce système rudimentaire est commun aux clochers qui n'ont pas d'escalier intérieur ménagé dans le corps même de la structure, ou dans une tourelle annexe. N'empêche, l'accès à la cloche relève du défi acrobatique.

La **cloche** au corps lisse est ancienne. La date de 1703, s'accompagne de quatre noms séparés par des fleurs de lis : IESVS . MARIA IOSEPH . ANNA. Mais ici, du moins examinée d'en bas on ne relève aucune autre mention, ni fondeur, ni prêtre, ni parrain, ni marraine...

Les accès à la chapelle

On ne fait guère en général attention à la disposition des accès aux édifices religieux tant ils relèvent de l'évidence. Or, cela comporte des nuances non négligeables.

La règle générale ici comme pour les églises et chapelles de taille ordinaire, est qu'il n'y a pas de porte du côté de l'est. Côté où le soleil se lève, on pourrait penser qu'il s'agit de signifier symboliquement aux fidèles que le mystère du Christ, vrai soleil levant, demeure en quelque sorte inaccessible à notre appréhension totale.

Le côté nord, le froid septentrion, n'a ici qu'une porte basse donnant sur le fond de l'aile latérale.

En revanche à l'Ouest au pied du clocher le portail quasi présent partout donne accès à l'allée centrale, ce qui est tout naturel. Mais on connaît des exceptions. A Notre-Dame de la Joie à Penmarc'h, la façade occidentale exposée aux embruns de l'Océan est aveugle. A Notre-Dame du Traon, agreste vallon de Plouguerneau, en pleine terre, il en va de même. Un troisième exemple est donné par Notre-Dame de la Fontaine Blanche à Plougastel-Daoulas. Occupant le site d'un culte préchrétien, où a été naguère exhumée la statue d'un dieu antique, peut-être gaulois, il a de plus s'adapter à la configuration du terrain.

Quand à l'accès privilégié par le sud, le côté ensoleillé, il s'enrichit souvent d'un porche. Mais Quilinen n'en a pas comme La Martyre, Guimiliau, ou Landivisiau. En revanche on a un riche portail. et une porte secondaire plus modeste.

L'Annonciation du portail à trois personnages

Le beau portail sud de Quilinen accueille dans son tympan une Annonciation fort originale ; Elle fait figure d'exception quant au nombre des personnages. On le constate, le thème si répandu dans l'iconographie chrétienne ne met d'habitude en scène que deux personnages : la Vierge et l'archange Gabriel le messenger céleste qui vient lui annoncer sa maternité virginale. Quilinen ajoute, ce qui est extrêmement rare dans ce domaine un troisième protagoniste. Ici, l'archange Gabriel, dont l'évangile de saint Luc rapporte la mission divine accompagné d'un autre esprit céleste.⁶

⁶ Le musée du Louvre présente une Annonciation de Bernardo Daddi à trois personnages (1335),

Mais avant de rapporter l'explication pertinemment fournie par un auteur contemporain, laissons-nous guider par une description qui, datant d'un siècle, est une manière de rendre hommage aux chanoines Abgrall et Peyron, tout en prenant la liberté de placer entre parenthèses quelques compléments : « Presque au bas de ce côté de la nef (le côté sud) est un porche où une grande arcade encadre une porte géminée et dans le tympan une gracieuse statue de la Vierge agenouillée, ayant à sa droite l'ange Gabriel portant sur une banderole l'inscription gothique AVE . GRATIA . PLENA. A sa gauche, un autre, aussi à genoux, tient aussi une banderole avec ces mots : NOTRE DAME DE BONNES NOUVELLES. C'est en effet sous le nom de *Itroun Varia Kelou Mad*, Notre-Dame de Bonne Nouvelle, que les Bretons invoquent la Sainte Vierge dans le mystère de l'*Annonciation*.

« Le cul de lampe qui soutient la Vierge est formé d'un aigle tenant un écusson. Ceux qui portent les anges sont formés de deux lions tenant aussi des écussons sur lesquels on a peint des blasons de fantaisie (en fait, ajouterons-nous, sur l'un d'eux qui est mi parti on reconnaît des hermines, sur un autre mi parti lui aussi on a à dextre un aigle sur champ d'hermines, à sénestre une croix et une crosse en sautoir avec une mitre d'évêque). Au-dessus de la grande arcade, sont aussi trois ou quatre autres écussons, dont un (du type germanique, c'est-à-dire, avec cette échancrure latérale typique qui permettait au chevalier d'y reposer sa lance) timbré d'un casque (surmonté d'un cimier au léopard). Ce joli porche de Quilinen est absolument analogue comme forme et comme dimensions, à celui de Notre-Dame des Fontaines à Gouézec »⁷.

Suite à la description faite par nos chanoines, on fera appel à Victor-Henry Debidour, fin analyste de la sculpture bretonne, au sujet de la présence d'un second ange, présente inhabituelle dans les Annonciations⁸.

« Lorsqu'il s'agit d'un tympan, un problème de répartition se pose à l'artiste : il est souhaitable évidemment de laisser le centre à Marie ; c'est ce qui a été fait à Quilinen, mais il a fallu, malgré le dais au-dessus, et une console au-dessous, allonger exagérément le corps pour qu'il meuble toute la hauteur : agenouillé, il a à peu près les proportions qu'il aurait debout : Gabriel en gémissement à la droite de Marie, et nettement plus petit, déploie vers elle un phylactère qui porte **Ave gracia plena** en lettres gothiques. Mais l'équilibre a exigé en face un autre ange tout semblable – dont l'infériorité se marque pourtant à ce qu'il n'a qu'une robe simple et non la belle dalmatique de l'archange – et qui, faute d'avoir quelque chose à dire, porte sur sa banderole le titre de dévotion de la chapelle Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles ». On ne peut trouver d'explication plus pertinente.

Hélas ! Depuis les commentaires d'Abgrall (1917) et de Debidour (1953), le groupe de l'Annonciation s'est dégradé. Par souci d'en arrêter le processus, l'administration en charge des Monuments Historiques, après en avoir effectué le moulage a décidé de mettre les statues à l'abri à l'intérieur de la chapelle. On peut ainsi y admirer dans une grande cage de verre, la fine élégance de cette sculpture polychrome « à la française ».

Sur la droite du portail aux deux portes, s'ouvre une porte simple peut-être comme cela se voit à Guimiliau, par exemple réservée jadis aux gens de la noblesse.

Le témoin d'un clocher central disparu

Entrés dans la chapelle, on ne fera pas attention à la surface du sol entièrement constitué d'une chape de ciment, sauf à en relever la date de 1890, que les maçons de

⁷ Peyron Abgrall « Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie », nov et déc. 1917, p. 339.

⁸ V.-H. Debidour : « La sculpture bretonne, étude d'iconographie religieuse populaire », Plihon, Rennes, 1953, p. 61.

l'époque, fiers de leur travail, ont étalée à l'entrée même du sanctuaire. Auparavant le sol était probablement fait de terre battue. Mais, ici pas le moindre vestige d'un dallage ancien en pierre, pas une seule dalle funéraire comme on en voit ailleurs à l'occasion.

Le visiteur qui est entré par la petite porte sera aussi sans doute surpris de voir à main gauche un lourd massif de maçonnerie percé d'une ouverture placée à une hauteur vraiment peu accessible dans l'état actuel des choses. On y devine les marches d'un escalier en colimaçon établi pour accéder à un clocher central désormais disparu mais qui donne toujours sur les combles de l'édifice.

Une des raisons d'être de la situation du clocher central qu'on vient d'évoquer. est que placé à la jonction du chœur et de la nef, son emplacement permettait au sonneur de faire tinter les cloches afin de rythmer, selon un rite liturgique très ancien, les différents moments de des cérémonies religieuses. Ainsi, à Quilinen, se voient toujours, dans la voûte jouxtant l'escalier les trous garnis de pièces de bois où le frottement des cordes a creusé des rainures..

Quilinen, deux styles, deux époques

Une des particularités de notre chapelle est qu'elle se compose de deux parties qui se distinguent par ce qu'on appelle le couvrement, c'est-à-dire le plafond pour employer un terme plus simple. Il y a d'une part les quatre travées du chœur et de l'aile en retour, couvertes par des voûtes qui sont par définition en pierre. Il y a d'autre part, les trois travées de la nef et du bas-côté dont le plafond est en lambris, fait de planches. On remarquera que voûtes et lambris se font concurrence à la jonction de l'aile nord et de la nef dans une curieuse répartition des genres.

Les **voûtes** de Quilinen un système de couvrement assez exceptionnel dans les chapelles et les églises paroissiales anciennes en Bretagne relèvent du gothique de la seconde période, On est ici aux environs de 1460. période de transition où pointe une certaine « modernité », ce qui montre que l'art en Bretagne n'est pas fermé aux modes venues d'ailleurs, contredisant l'adage trop répandu du retard séculaire de la province par rapport au reste du royaume.

Cette modernité se marque à Quilinen de deux manières. La première est la présence, au centre de l'aile nord, face au pilier agrémenté de colonnettes, d'un **pilier nouveau style** très sobre. C'est une colonne ronde dans laquelle viennent se fondre les nervures de l'arcature. Avec ce genre de pilier dit « à pénétration » on est en présence d'un système véritablement nouveau, qui entraîne la suppression totale de ces chapiteaux qui étaient une composante incontournable du style gothique antérieur. On retrouvera deux autres piliers à pénétration du même type dans la nef qui, elle, est lambrissée Cela montre ainsi que la nef, qui est une partie importante de l'édifice est postérieure au chœur.

Et puisqu'on évoque la modernité pour Quilinen, tournons-nous vers les **vitraux**. Pour observer une certaine simplification apportée dans des lobes de leur partie haute appelée réseau. Certes ici les lobes qui relèvent du style flamboyant. sont la plupart assortis de piques encore appelées, redents, pointes ou « empes » selon un terme ancien.. Or dans les baies n° 1 et n° 3, on constate que le lobe supérieur est lisse, sans ces redents qui relèvent d'un certain archaïsme. Et dans la baie de l'axe, au-dessus du maître-autel (baie n° 0), on voit que des redents ont été supprimés, cassés volontairement, comme pour en « moderniser » l'aspect. L'explication que nous venons de donner sera utile à ceux qui visitant les églises de la région, prêteront attention au détail des réseaux, ces parties hautes des baies, détail qui est loin d'être anodin.

Et puisqu'on parle vitraux insistons sur la luminosité de la chapelle surtout dans la partie du haut. Selon la façon de faire des anciens le chaulage des murs est pour beaucoup

dans cette luminosité. Quilinen n'a pas avec bonheur subi les décapages intempestifs qui ont sévi il y a quelques décennies, décapages destinés à magnifier, selon une douteuse esthétique, la pierre nue, plus naturelle aux dires de certains, poerre nue que les enduits empêchaient d'admirer,

Si le décor gothique de la partie voûtée de Quilinen se réduit à des chapiteaux assez conventionnels ornés de motifs végétaux on se doit de signaler le **trifrons** de l'arc diaphragme vers l'angle du bas-côté nord. On appelle trifrons une figure où trois visages accolés montrent trois nez et trois bouches, se contentant de trois yeux, Ainsi, que l'on regarde de face ou de profil ce trifrons, ce sont véritablement trois visages qui se reconstituent.

Certains évoquent à ce sujet quelque triade celtique. D'autres y voient une représentation symbolique de la Sainte Trinité. Ce pourrait n'être qu'une de ces fantaisies caricaturales dont l'époque médiévale a été friande. La Trinité était-elle honorée par ceux qui ont placé un trifrons dans la miséricorde d'une stalle de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, un siège destiné à accueillir quelque chanoine plantureux ou quelque enfant espiègle de la psalette ?

POUTRES, SABLIERES ET BLOCHETS, POINCONS

La nef de Quilinen est d'une tout autre structure que le chœur et son aile adjacente qui sont, on l'a vu tous deux voûtés. La pierre laisse place dans la nef au bois des lambris divisé par la série des nervures reliées par la ligne horizontale du sommet ponctuée ponctuée comme il se doit des poinçons dépassant de la charpente que l'on ne voit pas.

Et qui dit plafond en lambris, dit poutres, sablières, blochets et poinçons .

Les poutres de la nef au nombre de deux, de section octogonale, sont à engoulants avec un motif au centre un nœud orné, portant des blasons qui seront étudiés plus loin.

Les sablières et les blochets de la nef et du bas-côté sont sobres. On y repère quelques masques d'hommes ou de femmes, et quelque tête de bête. Certaines figures, récentes, se reconnaissent du fait qu'elles n'ont pas de traces du chaulage qui persiste sur les anciennes. Ces figures sont de la main de Jean-René Le Dréau, menuisier et sculpteur à Pont-Coblant.

Les poinçons au nombre de onze sont ornés d'un motif feuillagé.

Au bas de la nef, contre le mur on relève des traces d'enduit blanc qui ont échappé au décapage qui a affecté cette partie de la chapelle. On en déduit la présence d'une tribune ou galerie supprimée qui mesurait environ 1 m50 m de large.

LES BAIES ET LEURS VITRAUX

Sept baies de différentes tailles éclairent l'intérieur de la chapelle sur trois de ses côtés, les murs tournés vers le nord étant aveugles. Le dessin des remplages des baies appartient à la première période du gothique flamboyant. On en a parlé. Ces redents à l'intérieur des lobes sont un témoignage d'antériorité. Les anciens vitraux qui garnissaient les baies ont disparu, remplacés par des verres blancs légèrement teintés.

Dans cet ensemble neutre fait exception le grand vitrail du chœur une œuvre contemporaine commandée au verrier Le Bihan de Quimper par l'abbé Louis Simier. L'opération fut faite dans les tous premiers mois qui suivirent la nomination, à Landrévarzec du prêtre précédemment vicaire à Crozon. Désireux de fêter sa toute première place de recteur, il se montrait soucieux d'honorer au plus tôt le sanctuaire marial de Quilinen cher à ses nouveaux paroissiens. Mais, alors que le pasteur s'impatiait, l'artiste sollicité pour le travail ne semblant pas se presser s'en expliqua dans une lettre du

11 octobre 1950 : « Excusez-moi tout d'abord, écrivait l'homme de l'art au fougueux recteur, d'avoir tant tardé à vous envoyer un devis pour N. D. de Quilinen. Ma voiture a été en panne et de jour en jour on me promettait la pièce manquante. Je suis allé la semaine dernière prendre les mesures exactes... ». Dans cette même lettre le verrier communiquait à son client le devis de l'oeuvre qui devait être faite « en verre antique de couleur ». Mais, dépassant quelque peu les moyens du pasteur, Le Bihan se mit en devoir d'en simplifier la réalisation en réduisant le nombre des figures. Le couperet tomba sur deux des quatre anges prévus par le peintre pour meubler les lancettes latérales. Connaissant cette anecdote, le visiteur qui s'attardera à analyser le grand vitrail du chœur n'aura donc pas à s'étonner de voir dans les lancettes latérales deux grandes plages restées vides de personnages. Les deux anges prévus à un programme initial étoffé mais réduit pour des raisons financières se sont envolés, cédant leur place à ces plmages de verres, bleu clair et bleu foncé...

Cela dit, le vitrail de Le Bihan ne manque pas d'intérêt. Vibrant d'une grande tonalité bleue, couleur à la fois céleste et mariale, se dressent dans les lancettes médianes deux grandes figures. A gauche la Vierge à l'Enfant couronnée, son titre local s'étalant sur son voile en grandes lettres colorées: NOTRE / DAME DE / QUILINEN. A droite le saint patron de la paroisse de Landrévarzec est tout aussi imposant. Crossé et mitré s'impose comme pour la Vierge, sur sa tunique verte et sur sa chape d'or son nom en larges caractères : SAINT / GUEN / OLE / ABBE. On a évoqué plus haut les deux anges des lancettes latérales. Pieusement agenouillés ils honorent la Mère de Dieu et le fondateur de l'abbaye de Landévennec.

Tout en haut du vitrail, dans les deux lobes tréflés du réseau, volent d'autres chérubins; au centre s'impose la colombe de l'Esprit-Saint au milieu d'une gerbe de feu symbolisant la Pentecôte. Le soleil et la lune sont là.

L'abbé Simier, originaire de Plouguerneau, tout nouveau recteur de Landrévarzec, un poste qu'il tiendra pendant vingt-cinq ans, pouvait être fier de son initiative.

LES AUTELS ET LEURS CREDENCES

Le maître-autel qui est composé de parties relevant de deux époques différentes, est un intéressant témoignage de l'évolution des sensibilités et des goûts.

La partie ancienne, qu'on pourrait appeler en terme technique une contre table, est un retable en réduction. Remontant au XVIIe siècle, cette partie se distingue par une polychromie qui était de règle autrefois. Sous cette patie ancienne, le coffre de l'autel, postérieur de deux siècles est teinté chêne foncé, dans le goût qui se répand au XIXe siècle. Et pour compléter cette chronologie approximative on évoquera, troisième époque, le XXIe siècle, car il serait injuste d'oublier les huit statuettes dorées, sculptées en 2011 par Hervé Saliou de Kervélégant en Landrévarzec.

1. Le **retable du XVIIe siècle** est une petite merveille qui, tout en n'étant pas documentée avec précision, s'apparente aux productions quimpéroises des Le Déan.

Sa hauteur modeste (h. 2,10) vient de ce qu'on n'a pas voulu masquer la grande fenêtre du chevet évoquée plus haut. Sa composition est d'une élégante légèreté. Les deux premiers niveaux assez étroits sont ornés de chérubins entourés de rinceaux et d'angelots qui encadrent des cartouches couronnés. Ces deux premiers niveaux sont interrompus dans leur centre par un tabernacle carré dont la porte s'orne d'une statuette de saint Pierre. Dominant ces deux premiers niveaux, le registre principal est rythmé par dix fines colonnettes. Entre elles se détachent deux grands panneaux octogonaux, où volent des colombes, les ailes étendues. De part et d'autre des grands panneaux on compte sept niches, étroites et cintrées abritant autant de statuettes. Au centre règne le Bon Pasteur, ayant saint Jacques à sa gauche et saint André à sa droite. De part et d'autre s'alignent les

quatre évangélistes. A gauche saint Mathieu et son ange, saint Marc et son lion. A droite saint Jean portant son calice, et saint Luc le bœuf à ses pieds. On l'a dit, ces statuette en bois doré, qui mesurent 0,18 m de hauteur, sont l'œuvre d'Hervé Saliou. Dans un esprit accordé à l'ensemble du retable, elles remplacent les statuette d'origine qui ont naguère été volées.

Le registre principal du maître-autel est couronné par une ligne de quarante-huit petits balustres, tandis qu'au centre s'élève un dôme couvert de tuiles, dôme porté par un tambour animé sur trois côtés par de larges volutes baroques ajourées.

Dans la même veine baroque, les ornements envahissent le meuble, chutes de fleurs, grappes de fruits, rinceaux feuillus, plis de draperies pendantes, vases de couronnement. N'oublions pas les charmants chérubins, dont on a déjà parlé, encadrés de souples plissés ainsi que les angelots qui encadrent des cartouches couronnés. On est loin ici des *ankou* funèbres si souvent évoqués pour caractériser l'art breton.

2. Le **coffre du maître-autel**, en bois teinté de la fin XIXe siècle, est lui aussi chargé d'une ornementation exubérante. Il se divise en sept panneaux dont les deux centraux sont encadrés de colonnes (h : 095). Dans le panneau médian, sous un chérubin, un arc déprimé, selon le terme technique, abrite sculptée en haut relief une Vierge à l'Enfant assise. L'encadre un des titres qu'attribue à la Mère de Dieu les fameuses litanies de Lorette, le trente deuxième des quarante-neuf : JANUA COELI (Porte du ciel), avec l'invocation : ORA PRO NOBIS. (priez pour nous). De chaque côté de la Vierge, une paire de panneaux cintrés s'ornent de lis. Aux extrémités deux autres panneaux rectangulaires s'animent de motifs d'inspiration végétale, entre des chutes de fruits,.

Dans le mur à gauche du maître-autel est creusé un **placard** à deux niveaux avec des feuillures faites pour accueillir une porte de bois. On est en présence comme dans plusieurs sanctuaires d'un tabernacle ancien désormais désaffecté. Un tel tabernacle mural était destiné à abriter la sainte réserve eucharistique conservée dans un ciboire et la boîte aux saintes huiles contenant les ampoules destinées aux baptêmes et aux extrêmes-onctions.

Il ne faut pas confondre ces armoires intégrées aux murs qui sont de véritables tabernacles avec les **crédences**, qui, sont elles aussi des logettes insérées dans les murs mais sans portes fermant à clé,. La tablette haute de la crédence est destinées à recevoir les burettes d'eau et de vin, pour le messe. La tablette basse comporte une piscine avec un trou pour l'évacuation de l'eau qui avait servi à laver les doigts du célébrant. La crédence, à droite du maître-autel de Quilinen est d'une composition élaborée en pur style gothique : arc en accolade, colonnettes latérales, fond au décor tréflé.

Tout près dans le mur du chevet, à toucher le maître-autel, s'ouvre une autre cavité. Mais, ni tabernacle, ni crédence, cette loge demeure une énigme livrée à la sagacité des commentateurs.

La **table de communion**, balustrade qui ferme le chœur est formée de balustres en bois enrichis d'une monochromie de couleur verte.

L'**ambon**, en bois polychrome, dont les montants s'accordent à la balustrade du chœur (h. 1,25) est une composition d'Hervé Saliou qui date de 1995. L'artiste s'est inspiré pour a polychromie des vestiges de couleurs qui apparaissent, ici et là, sous le badigeon de chaux des murs. Il a aussi confectionné une **armoire** de style Louis XIII, petit meuble rustique en chêne teinté, qui porte au dos ses initiales H et S.

Les **autels latéraux** sont des coffres en pierre très simples, sur lesquels se posent les tables à corniche débordante. Des crédences creusées dans les murs accompagnent ces autels.

LES PEINTURES MURALES

Des peintures murales qui enrichissaient les murs de Quilinen, mis à part ce qui sera signalé plus loin derrière le groupe de Saint Yves entre le Riche et le Pauvre, on ne voit que des bribes qui apparaissent sous l'enduit de chaux qui s'écaille en plusieurs endroits.

Néanmoins il y a quelques années on pouvait voir sur le mur à droite près du chœur une fresque ancienne fort rare. Par bonheur, en 1972, Hervé Saliou a fait un relevé grandeur nature, procédant par décalque de cette composition intéressante. Un homme vêtu comme au temps d'Henri IV, l'épée au côté s'affère à mouvoir une grande roue maintenue verticalement entre deux chevalets placée au devant de lui. Broyeuse impitoyable n'est-ce pas l'allégorie du temps qui passe nous entraînant inexorablement à la mort à en croire le grand squelette qui gît à terre. Chose curieuse à droite de la roue se voit une main qui tient une mystérieuse torche allumée.

LA RICHE STATUAIRE DE QUILINEN

La statuaire de Quilinen, est riche d'une quinzaine de pièces, en bois ou en pierre. en grande majorité anciennes et polychromes. Au sujet de leur couleur il est intéressant de signaler que certaines statues, sans pouvoir préciser lesquelles, ont vu leurs teintes ravivées dans les mois qui ont suivi la fin de la dernière guerre. Les gens du pays se souviennent encore de « Willie », le prisonnier allemand charitablement sollicité par l'abbé Victor Caugant, qui était alors recteur de Landrévarzec (1936-1950).

On commencera l'étude des statues par celles du chœur.

1. 1. Statue de la **Vierge à l'Enfant**, calcaire polychrome, XVI^e siècle (h.: 1,02), à droite dans le chœur dans une grande niche rectangulaire aux colonnes corinthiennes et à la frise d'entablement ornée de rinceaux. Au dire des chanoines Peyron et Abgrall, l'œuvre, qui est de grande classe, rappelle l'art bourguignon⁹. La Vierge, qui tient un lis en guise de sceptre, s'enveloppe d'un grand voile bleu dont un pan tombe en un large et beau feston. Elle porte une couronne fleuronée de trèfles. L'enfant en longue tunique blanche tient un livre ouvert posé sur son genou, dans une attitude peu banale. Il ne penche pas le visage montrant qu'il se plonge dans sa lecture. Fixant le fidèle du regard, sa main droite fermée s'appuie sur la page, signe autoritaire pourrait-on dire, invitation à lire le texte sacré. Un grand cœur ex-voto soutenu par un large ruban pend au cou de la Vierge. Notons que la main droite de la Vierge qui était brisée, a été fixée en 2005 par Hervé Saliou, qui a profité de l'occasion pour tailler un sceptre tout neuf.

L'image sculptée en ronde bosse de la grande Vierge de Quilinen a été transposée en bas relief de manière magistrale par le même artiste, pour être accrochée au mur de l'église paroissiale Saint-Guérolé au centre bourg (2004)

2. Statue du **Christ ressuscité** dans l'angle du chœur à gauche. Bois polychrome, XVI^e siècle (h : 1,40). Sur le côté une large mortaise laisse à penser que la sculpture faisait partie d'un groupe qui comportait la représentation du tombeau. Notre Christ porte le perizonium de la Crucifixion. Le grand manteau bleu à revers rouge du Ressuscité jeté sur les épaules agrafé par devant voit l'un de ses pans revenir curieusement en éventail

⁹ Peyron Abgrall « Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie », nov et déc. 1917, p. 341

recouvrir la jambe gauche. L'oriflamme habituellement placé dans la main du Seigneur sortant du tombeau a disparu, mais sa main droite s'ouvre face aux fidèles comme pour dire : « voyez, c'est moi, je suis ressuscité ». D'anciennes vues de la chapelle montrent sur la grande console occupée aujourd'hui par le Christ de la Résurrection le grand groupe de « Déploration » désormais placée dans l'aile latérale, groupe que nous retrouverons dans un instant.

3. Statue de **sainte Anne**, ronde bosse, bois polychrome, XVI^e siècle (h. : 1.10). Main droite à la poitrine, l'autre tenant un objet perdu. Au revers de la robe qui tombe à la verticale, neuf hermines à peine visibles.

4. Statue de **saint évêque**, sans doute saint Guénolé, bois polychrome, XVI^e siècle (h 1,05) mains mutilées. L'évêque coiffé d'une mitre courte est en chasuble rouge. L'emplacement de la crosse disparue tenue en main gauche, est visible.

5. Grand « **Déploration** », bois polychrome XVe siècle On a noté plus haut que vers le milieu du XX^e siècle le groupe était placé dans l'angle du chœur, sur la console où se dresse aujourd'hui le Christ ressuscité. L'emplacement primitif de cette « Déploration » avait d'ailleurs conduit à entailler la pierre du pilier voisin. L'œuvre qui va retenir notre attention qui est couramment désignée par sous le nom de « Descente de Croix »¹⁰, répond, en fait, au terme plus exact de « Déploration » ou de « Lamentation ». En effet, la croix elle-même n'est pas représentée, comme elle l'est, par exemple, dans la « Descente de Croix » de La Roche-Maurice. Les cinq personnages de notre Déploration, statues en ronde bosse, se serrent dans un coffre large et sobre porté par de simples poteaux, coffre entouré d'une étroite bordure moulurée qui s'épanouit en accolade vers le sommet. Le haut du coffre, légèrement modulé pour accueillir les têtes de Jean et Madeleine, se divise en fines baguettes croisées formant des losanges.

La Déploration de Quilinen, d'origine vraisemblablement flamande, et qui se classe parmi les grandes œuvres du genre, n'a guère, à notre connaissance, d'équivalent en Bretagne est originale Première singularité, le Christ dont le corps est affaissé n'est ici supporté par aucun des cinq personnages présents. La Vierge que soutient l'apôtre Jean est agenouillée. Son voile à la huve, ce pli typique qui fait un creux au-dessus du front, est bien médiéval. Visage noyé de douleur, les doigts croisés exprimant sa peine, Marie contemple son Fils. Joseph d'Arimathie à gauche se distingue par un riche vêtement décoré de franges et de bordures. Les extrémités de ses manches retombent en pointes ainsi que les coins du camail qui lui sert de coiffure. Un linge trop petit pour être un linceul pend dans sa main droite. L'autre main fait le geste de se poser sur le front du Christ mais sans le toucher, comme pour nous inviter à le contempler. Nicodème lui aussi richement vêtu, lui fait face, présentant la couronne d'épines. L'une des mains qui la porte est voilée, non pour la protéger des épines, mais selon une manière empruntée aux rites de l'ancienne liturgie, le voile cachant la main marquant le respect dû à l'objet présenté. Derrière la Vierge, Marie-Madeleine s'essuie une larme avec un mouchoir. Sa coiffure élaborée est faite d'un turban maintenu par une longue écharpe qui, formant mentonnière, vient couler sur son épaule.

On voit à Locronan, dans la chapelle du Pénity accolée à l'église une Déploration à six personnages d'un type analogue, mais en pierre polychrome. On parlera plus loin des armoiries gravées en haut d'un des poteaux qui porte notre belle Déploration.

6. Statue de **saint Sébastien**, bois polychrome, XVI^e siècle (h. 0,76). Une riche console feuillagée porte notre martyr. Son nom est peint sur le mur. Dans le tableau récapitulatif des statues de cinquante-trois saints dressé par les auteurs du « Nouveau Répertoire des églises et chapelles du diocèse de Quimper et de Léon », saint Sébastien,

¹⁰ « Nouveau Répertoire des églises et chapelles, diocèse de Quimper et de Léon », 1988, p.165.

cédant le flambeau à saint Antoine, vient au second rang avec cent quarante huit statues¹¹. L'image de Quilinen, fait partie des rares exemplaires où le martyr est représenté sans le poteau d'exécution habituel. Ce qui se voit derrière lui est la planche de la niche qui abritait le héros, dans sa présentation primitive. Les mains liées derrière le dos, les flèches qui l'ont percé au jour de son martyre ont disparu, ne laissant subsister que les trous causés par elles, cinq dans les jambes, quatre dans le reste du corps. Saint Sébastien était jadis invoqué lors des épidémies de peste frappant de leurs traits des populations désarmées. Mais sait-on aussi qu'il doit une partie de sa célébrité en tant que second patron de Rome, la Ville Eternelle ?

7. Statue de **saint Roch**., bois polychrome, XVI^e siècle (h. : 0,80). Le « Répertoire », cité plus haut, place saint Roch, l'associé antipesteux de Sébastien au 9^e rang dans la liste des cinquante-trois, avec soixante-treize statues. Sous le manteau bleu qui l'enveloppe Roch relève une tunique rouge de la main gauche, tandis que sa droite se dresse pour empoigner le bâton du pèlerin perpétuel qu'il fut, parcourant l'Italie pour soigner les malades atteints de la peste. Aux pieds de saint Roch, un ange tient la coupe contenant la potion destinée à soigner les plaies de celui qui contracta le mal fatal au chevet des pestiférés. Sur le mur s'affiche son nom : S.. ROQE.

8. Statue de **saint Cadoc**, calcaire polychrome, XVI^e siècle (h. : 1,54). Les mains brisées ont été restaurées avec des pièces en bois. Le nom du personnage S . CADOCUS . ABBAS (saint Cadoc, abbé) est gravé sur le socle en beaux caractères « philocaliens », un type de lettres bien particulier dont les pattes sont échancrées ou terminées comme ici en crochets. Saint Cadoc, ou Cado, est vêtu d'une chape aux larges orfrois ces bandes qui en animent les bords tombants. Il est coiffé d'une haute mitre semée de pierres précieuses. Cado moine gallois du VI^e siècle, fonda à Llandcarvan, région de Cardiff, un grand monastère qui fut une véritable pépinière de saints. Venu en Armorique vivre en compagnie de saint Gildas dans une île du golfe du Morbihan, adoc regagnera les Iles britanniques pour défendre les Bretons des comtés orientaux contre les Saxons qui feront de lui un martyr vers 580. Comme les reliques de l'un des rarissimes saints bretons martyrs étaient conservées à Bénévent, la légende fit de lui un évêque de cette ville¹².

.En 2013, les pèlerins de la « Vallée des Saints » à Carnoët (Côtes-d'Armor), ont pu voir le sculpteur Jacques Dumas s'attaquer à un bloc de granite rose aurore de Bignan, pour en faire surgir un saint Cado, typique de l'art d'aujourd'hui mais bien différent de la statue de Quilinen.

9. **Saint-Yves entre le Riche et le Pauvre**. Les trois personnages trônent en évidence contre le mur nord au fond de l'aile qui est à gauche du chœur, XVII^e siècle. (saint Yves : h 1,21, le Riche h. : 1,14, le Pauvre , h. : 1,16m).. Le groupe est placé sous les deux consoles qui supportaient jadis la roue à carillon, désormais disparue. Il est mis en valeur par une peinture murale somptueuse, grand dais rouge, d'où pendent des tentures vertes. Yves revêtu du costume de l'official juge est assis, avec en main un rouleau de procédure. D'un geste aimable mais ferme il repousse la pièce d'or que lui tend le Riche qui, vêtu en grand Seigneur, plonge son autre main dans son escarcelle pour montrer qu'il a encore de quoi suborner le Juge. Mais ce dernier se tourne délibérément vers le Pauvre. Tunique trouée, jambières, qu'un auteur compare à celles d'un berger de la Nativité de Kerdévo¹³, chapeau serré avec déférence dans une main, notre Pauvre guenilleux tend son autre main vers Yves en un geste implorant..

¹¹ R. Couffon, Alfred le Bars, « Nouveau Répertoire des Eglises et Chapelles, Diocèse de Quimper et de Léon, 1988, p.454, sq.

¹² V.-H. Debidour, op. cit. p. 201, note. 79.

¹³ Peyron, Abgrall « Bulletin de la Commission Diocésaine d'architecture et d'archéologie », 1906, p. 89

.. La facture du groupe, de haute venue, montre qu'on est en présence d'une œuvre d'atelier. Pour en saisir la qualité on le comparera au groupe analogue conservé dans l'église de Pleyben, une œuvre issue du ciseau d'un artisan local de bonne volonté, honorable certes, mais d'un niveau différent.

10. Statue de **Saint Guénolé** contre le pilier de la nef. Pierre polychrome, XVI^e siècle. Le fondateur de l'abbaye de Landévennec, mitre en tête, tient en main droite le livre de la Règle, et dans l'autre la crosse de l'abbé dont le crosseron est brisé. Le nom SANT GWENOLE est gravé en relief sur le socle de la statue.

11. **La Poutre de Gloire**, bois polychrome, est du XVII^e siècle. (Vierge : h. 1,40, Jean h. 1,30). Les poutres de gloire, ou « tref » ainsi nommée parce qu'elles portent une Crucifixion, sont placées en travers de la dernière travée de la nef. Parfois comme à la Roche-Maurice, à Pencran, ou à Saint-Herbot (Plonévez-du-Faou), la Crucifixion domine une galerie qui sert de clôture entre la nef et le chœur.

Le grand Christ de Quilinen est cloué sur une croix de bois noir dont les fleurons sont des cœurs peints en rouge, détail assez peu commun, qui ne manque pas d'être émouvant dans son symbolisme. Les anges hématophores, dont l'office est de recueillir le sang du Christ dans leur calice sont étrangement suspendus de chaque côté du condamné par une tige de fer fixée au bras de la croix, dont le sommet, disons-le, a perdu son titulus, le INRI (Jésus de Nazareth Roi des Juifs). A gauche du Crucifié, la Vierge joint les mains tournée vers les fidèles, tandis que saint Jean de l'autre côté fixe son Maître du regard. Le disciple aimé de Jésus porte sa main droite à l'épaule en signe d'effroi, tandis qu'il tend l'autre largement ouverte pour exprimer la dérélition. Le revers des deux statues que l'on voit creusées profondément selon un usage ancien était naguère fermé par une planche de bois.

.12. **Saint Corentin**. : SANT KAOURINTIN, statue en bois, XVI^e siècle. Provenant du musée de l'évêché, où elle se présentait quasi ruinée, elle a repris vie en 2010 dans l'atelier de Hervé Saliou. L'artiste n'oubliant pas le fameux poisson de la légende le place à l'intérieur de la volute de la crosse de notre Corentin qui fut premier évêque de Cornouaille.

(On sait que la statue en pierre de saint Corentin jadis décrite par les chanoines Abgrall et Peyron a été emportée en 1878, par Mr Chalm entrepreneur, chargé de la restauration de la chapelle. Elle se dresse aujourd'hui en haut d'un monticule dans les jardins de l'évêché. Voici la description qu'en donnaient les chanoines : « Saint Corentin, reconnaissable au poisson sculpté à ses pieds. Statue en kersanton, semblant être du XVI^e siècle ; sa mitre et les orfrois de sa chape sont couverts de rangs de perles ; le bas du rochet est bordé de franges. De la main droite il bénissait et de la main gauche il tenait sa crosse qui a été brisée. Sur le devant de la base un écusson porte la grande macle des Tréanna. Hauteur : 1 m. 40. Dépôt de M. Chalm, entrepreneur. Provient de Quilinen. »¹⁴).

13. Statue de **la Vierge**, bois polychrome XVII^e siècle, tunique bleue, manteau rouge, main droite sur le cœur, la gauche brisée.

14. Statue de **la Vierge**, plâtre (h. 1,10) XIX^e siècle. La signature du fabricant se lit à l'arrière du socle : RAFFL, PARIS. Bien qu'il soit rare qu'on s'attarde aux statues de plâtre de style saint sulpicien, vu que ce sont des productions de série, saisissons, néanmoins, l'occasion de dire un mot de la maison Raffl qui l'a fournie.. Fondée en 1857, l'importante fabrique était sise au 64 de la rue Bonaparte à Paris. Parmi les nombreux successeurs de Raffl on signalera en particulier, en 1907, Cachal-Froc, dont le nom se retrouve sur un certain nombre de statues de nos églises. La Vierge de Quilinen, qui a son titre peint sur le socle : ITRON VARIA A GELOU MAD (Notre-Dame de Bonne

¹⁴ « Bulletin de la commission diocésaine d'architecture et d'archéologie » (1905), numéro 84- 177 du Catalogue descriptif du Musée archéologique de l'évêché.

Nouvelle).est, pour sa part, assez originale. Ce n'est pas que la Vierge pointe de sa main droite (une main énigmatique entre parenthèse) le Cœur enflammé figuré sur sa poitrine, c'est, surtout, que son bras gauche se dresse désignant le ciel de l'index. La signification est évidente pour le fidèle qui se voit invité à contempler le paradis dont le chemin passe par la vénération du Cœur de la Mère de Dieu.

On sait combien le XIXe siècle a été marqué par la dévotion mariale. On sait moins que c'est en Bretagne que fut fondée, en 1790, par le père Pierre Joseph de Clorivière et Adélaïde de Cicé, la « Société des filles du Cœur de Marie ». Leur charisme particulier, disons leur vocation, était de mener la vie religieuse dans le monde, sans pour autant porter un habit qui les distinguât plus particulièrement.

. LES ARMOIRIES

Les nombreux blasons que signalait dans les verrières le procès-verbal de prééminences dressé en 1648, n'existent plus¹⁵. En revanche demeurent, ici et là, intacts sept écus. Quatre sont sculptés en relief aux clés de voûte du chœur et de l'aile en retour. Deux se voient répétés aux poutres de la nef dont on a dit plus haut qu'elle est couverte d'un lambris. Un autre blason est sculpté en relief en haut d'un des poteaux qui soutiennent la « Déploration ». A ces blasons anciens on ajoutera deux blasons du XXe siècle qui timbrent la bannière de Notre-Dame de Quilinen, qui est conservée dans l'église paroissiale.

1. Les quatre écus des clés de voûte

La clé de la voûte qui domine le chœur arbore un écu d'« hermines plein », armoiries de **Bretagne** au temps des ducs.

Les clés des deux voûtes qui avoisinent la voûte du chœur sur la gauche présentent les « sept macles, 3, 3, 1 ». Armoiries primitives des vicomtes de **Rohan**, les sept macles remontant à Geoffroy de Rohan (1216 -1222), figurent entre autres sur un sceau de Jean Ier vicomte de Rohan en 1380 et de Pierre de Rohan (1456-1492). Ce n'est que plus tard, entre 1562 et 1575, que, Henri II de Rohan, blasonnera à neuf macles (3, 3, 3) et non plus à sept.

Le dernier blason relevé à la clé de la dernière voûte est vraiment étrange. On peut la décrire ainsi : « trois couronnes royales aux fleurs de lis superposées d'où pendent des fanons, une grande, une moyenne, une petite, avec à sénestre une lourde clé dont la tête est en forme de macle ». Un héraldiste chevronné pourra sans doute attribuer ce blason mystérieux qui ne se trouve pas dans l'« Armorial et Nobiliaire » de Pol Potier de Courcy.

2. Les deux écus des poutres de la nef

Le motif central sculpté sur les deux poutres de la nef, est un écu. Côté Est, un « coupé, avec un lambel ». Le lambel désigne un cadet de famille, l'aîné héritant des armes « pleines » du père. Côté Ouest l'écu est un « coupé endanché », c'est-à-dire avec une dentelure en chef, autrement dit placée en haut.

Comme le blason à la grande clé de la voûte évoqué plus haut, les deux blasons des poutres qui sont intacts ne manqueront pas d'exercer la sagacité des spécialistes de l'histoire locale.

3. Le blason de la « Déploration »

Un dernier blason existe, aussi énigmatique que certains de ceux qui viennent d'être mentionnés. Celui-ci est en relief sur le poteau de droite qui soutient le grand coffre de la « Déploration ». A dextre : « boucle carrée et croissant, à sénestre, annelets, quatre en

¹⁵ « Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie », décembre 1917, p. 335-355.

bordure, quatre au centre ». Tout au plus pouvons-nous dire au vu des côtés incurvés de l'écu qu'il pourrait s'agir d'armoiries étrangères au royaume de France.

LA BANNIERE DE NOTRE-DAME DE QUILINEN

La bannière dédiée à Notre-Dame de Quilinen, conservée dans l'église paroissiale, est intéressante en ce sens que face et revers, totalement différents de conception, elle se classe dans le chapitre des « curiosités ».

La face richement brodée porte l'image d'une Vierge à l'Enfant, mais son profil n'a rien à voir avec la statue de la chapelle de Quilinen, il y a simplement sous la niche ornée de colonnettes baroques et couronnée d'un écu aux hermines, inscrite en lettres d'or une invocation qui la rappelle : NOTRE DAME DE QUILINEN / PRIEZ POUR NOUS. De chaque côté de la niche s'élèvent des motifs végétaux où des feuillages dessinent subtilement la lettre M, l'initiale de Marie.

Le revers de la bannière n'a, assez curieusement, ni ornement ni représentation mais une inscription longue de six lignes, les unes droites, les autres courbes : RECONNAISSANCE / A NOTRE DAME DE QUILINEN / 25 NOVEMBRE 1911 / REMERCIEMENTS GUERRE 1914-15 – 16 – 17 – 18 / PAR Y. C. L'association de la date du 25 novembre 1911, trois ans avant la déclaration de la Première Guerre Mondiale, avec les cinq autres qui évoquent le conflit reste mystérieuse. On ne connaît pas non plus qui se cache sous les initiales Y. et C. La date du 25 novembre 1911 serait-elle en relation avec la présence du mystérieux Y. C. militaire français au Maroc, dans les jours qui suivirent l'incident franco-allemand d'Agadir terminé par la convention du 4 novembre précédent.

Les fanons qui pendent au bas de la face de la bannière portent des armoiries. A gauche celles de Mgr Adolphe Duparc, évêque de Quimper (1908-1946) : « mi-parti d'azur au mouton d'or et au lion de sable lampassé de gueules, à la crosse d'argent sur champ d'or, au chef d'hermines ». (Lampassé se dit d'un quadrupède à la langue pendante) La devise de l'évêque est en breton : MEULET RA / VEZO / JRZUZ KRIST. (Loué soit Jésus-Christ !).

Le fanon de droite présente les armoiries du pape Pie XI (1922-1939) : « Coupé, en 1 d'or à l'aigle de sable et en 2 d'argent à trois tourteaux de gueules ». La devise : RAPTIM TRANSIT mérite un commentaire.: Raptim semble faire allusion au nom de famille Ratti l'antique famille italienne dont descendait Achille Ratti le futur Pie XI. Mais alors que la devise des Ratti : « Omnia cum tempore » (chaque chose en son temps), invite à la lenteur dans la prise de décision, le « Raptim transit » adopté par Pie XI vibre d'impatience. Cet étrange « raptim transit » trouve son origine dans l'Ancien Testament, au livre de Job. Accablé de malheurs le pauvre homme Job se plaint de ses « frères qui ont été perfides comme le torrent, comme l'eau des torrents qui s'écoulent ». « Fratres mei praeterierunt me sicut torrens qui *raptim transit* in convallibus ». (Job, 6,15). En marge du contexte biblique on pourrait mettre en correspondance ce rapide écoulement des eaux du torrent avec le rapide écoulement du temps. « Raptim transit » : qui « passe rapidement » pris pour devise est loin d'être innocent dans sa brièveté. L'historien le constate. L'action de Pie XI, va à l'encontre de la prudence exprimée par la devise familiale : « chaque chose en son temps ». On est en face d'un pape pressé d'agir. Les faits le prouvent. Politiquement, c'est la ratification des accords du Latran qui font, en 1929, du Vatican un Etat à part entière. Du point de vue architectural, ce sont les rénovations conduites dans l'enceinte du palais du Vatican, qui entraîne la destruction d'un certain nombre de vieux édifices, le palais de l'archiprêtre de la Basilique, l'église de Sainte Marthe, le monastère de Saint-Etienne des Abyssins. Exemples qui montrent, entre autres

que Pie XI a bien honoré la devise qu'il a choisie : « Raptim transit », « Il passe sans traîner »¹⁶.

LES EX-VOTO

Fruit de la ferveur des fidèles, l'ex voto témoigne de la reconnaissance d'un particulier pour une grâce obtenue. A Quillinen il est un ex-voto qui, ne datant pas d'aujourd'hui, ne laisse d'intriguer. Cette lourde côte de baleine appuyée dans l'angle au bas de la nef. Il y a lieu de supposer qu'elle a été déposée aux pieds de la Vierge par quelque navigateur qui, parti pour une pêche ou une exploration lointaine, a échappé au péril des océans, rejoignant les siens, sain et sauf. .

Plus récentes sont les plaques de marbre nichées près du maître-autel, en majorité témoignages de combattants épargnés par les périls des deux guerres qui ont ensanglanté le XXe siècle :

-- « Merci / 13 8bre 1915 / A. T.. » La date du 13 octobre, parle à ceux qui consultent les chronologies. Elle s'insère dans la série des offensives alliées entreprises sur le front de Champagne dès le mois précédent.

. -- « Reconnaissance à N. - D. de Quilinen / 1942-1944 / M. P. ». Les dates pourraient désigner un rescapé des camps de prisonniers en Allemagne lors de la dernière guerre.

-- Un ex-voto porte curieusement deux mentions gravées à plusieurs années d'intervalle. La première: « Merci / à N. D. de Quilinen / décembre 1944 » La seconde logée dans la bordure du bas en petits caractères. « Novembre 1961 » Encore une énigme.

-- « Merci / Reconnaissance / 9. 8.(19)33 26. 1 (19)35 / J. R. N. » Deux dates sibyllines qui ont certainement un sens pour la personne qui a fait graver la plaque de marbre avant de la déposer à l'autel de Notre-Dame.

Les ex voto que nous venons d'évoquer ne sont pas accrochés au mur, comme celui resté fixé à droite de l'autel.:

-- « Reconnaissance / à Ntre Dame / de Quilinen / Famille P. 40-44 ». Encore un remerciement qui nous reporte à la dernière guerre. Les dates correspondent au temps d'une captivité qui a duré de la défaite de 1940 à la Libération en 1944.

Mystère que ces humbles inscriptions nées de l'élan de cœurs pleins de gratitude. Il est aussi un ex voto où ne sont gravées que des initiales, émouvant témoignage intemporel non daté : « Merci / à N. D. / de Quilinen / H. P. »

CUVE DE BAPTISTERE

Ancienne cuve baptismale. (h. 1,00 m. d. 0,25). Granite. Forme ronde, pied unique. Les emplacements des fermetures assurant le couvercle sont toujours visibles. Le bassin de plomb qui la garnissait a été retrouvé au presbytère en mars 2006.

LA FONTAINE A L'ECU AU CROISSANT DES PENNAYEUN-LAUNAY

A l'est de la chapelle, de l'autre côté de la route, coule la fontaine dédiée à Saint-Jean. Le bassin est protégé par un bel édicule de style gothique du XVIe siècle, où l'arcature est bordée d'une moulure épaisse. L'écu « au croissant » qui pend à la clé de l'arcade appartient aux Pennayeun-Launay, dont le manoir subsiste à quelques centaines

¹⁶ Jacques Martin, « Heraldry in the Vatican », 1987.

de mètres plus au sud. L'arcature retombe sur des pilastres ronds qui sont surmontés d'écus peu lisibles. « miparti du même (un croissant) et d'un second blasonné d'une croix »¹⁷.

. Au fond de l'édicule, une niche à coquille abrite une statue de la Vierge en pierre de style fruste. Elle a remplacé la statue de saint Jean-Baptiste en bois qui tenait en main un livre sur lequel était posé l'agneau que le Précurseur montrait de la main droite. A ses pieds, s'alignait, selon le chanoine Abgrall des galets sortes d'ex-voto « instruments matériels de dévotion. Ici comme à Saint-Jean Bot-Laner les pèlerins se les appliquaient sur les yeux, pour recourir à la protection du saint. Il y en avait aussi à la chapelle Saint-Symphorien en Edern et à Saint-Egarec en Briec ainsi qu'à la fontaine de la Madeleine dans la même paroisse

CONCLUSION

La chapelle Notre-Dame de Quilinen est entrée, au mois de juin 2013, dans une phase de restauration importante.. Ceci est une autre histoire qu'il faudra peut-être, un jour, raconter. Pour l'instant l'analyse menée ici est datée « d'avant la restauration ». Il faudra en tenir compte...

Yves-Pascal Castel, Joël Lubin
22 juillet 2013

NOTES ANNEXES

MOBILIER DISPARU

Une **chaire à prêcher** simple tribune sans abat-voix se dressait contre un pilier à l'entrée du chœur (Photo Le Doaré Châteaulin).

- **Statue de la Vierge à l'Enfant**, bois.. Selon Germaine Niger de Quilinen, qui l'a rapporté à Hervé Saliou on l'appelait « Intron Varia Gilin (en) Cozh)

- La liste établie par Hervé Saliou signale la pierre pinale de l'ancien clocher. h. 0,46.

Clocher central de Quimper.

Permettons-nous une digression sur les clochers placés au centre des édifices religieux. Si le plus impressionnant est évidemment le Kreisker à Saint-Pol-de-Léon, il en est d'autres plus modestes. A Pluguffan, église paroissiale, à Briec, chapelle Saint-Vennec, à Saint-Jean-Trolimon, Notre-Dame de Tronoën, Certaines églises sans présenter un véritable clocher central, ont un clocheton à la croisée du transept. Celui de la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon est monumental.

La cathédrale de Quimper avait ainsi une flèche centrale en bois recouverte de plomb. Peu de personnes s'en doutent aujourd'hui. Cependant si l'on prend la peine de visiter les combles de l'édifice on remarque dans la partie qui correspond à la croisée du transept, les poutres qui ont servi de base à cette flèche, et qui portaient encore, selon Le Men le grand historien de la cathédrale (1877) les traces de l'incendie qui la détruisit au

¹⁷ « Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie », 1917, p. 333, 353, On y cite le relevé des prééminences de 1644, publié par l'abbé Favé dans le « Bulletin de la société archéologique du Finistère » signalé dans la vitre de la chapelle Notre-Dame de l'église paroissiale : « un écusson d'azur au croissant d'or » et dans les prééminences de 1648 dans une des vitres de Quilinen.

XVII^e siècle, une histoire qui ne manque pas de détails, relevant d'un autre âge. La flèche médiane avait été construite en 1468. Le relevé des détails du compte qui mentionne sa construction, montre qu'elle était richement ornée d'arcatures et de pinacles. Or, le 1^{er} février 1620 ce magnifique clocher central frappé par la foudre s'embrasa de façon dramatique. L'événement ayant causé un grand émoi, non seulement à Quimper, mais dans toute la Bretagne, des feuilles relatant le sinistre furent imprimées tant à Quimper qu'à Rennes et jusqu'à Paris. L'une de ces feuilles parvenue jusqu'à nous est un reflet typique de l'esprit de l'époque où l'imagination populaire ne se faisait pas faute d'interpréter à sa manière les événements marquants. En voici le texte :

« La vision publique d'un horrible et très épouvantable Démon, sur l'Eglise cathédrale de Quimper-Corentin, en Bretagne, le 1^{er} jour de ce mois de février 1620. Lequel Démon consuma une pyramide par le feu, et y survint un grand tonnerre et feu du ciel... ». On craignit que le feu ne s'étendît à toute la ville. Barriques d'eau, charrettes de fumier... on alla même jusqu'à jeter dans le feu « un pain de seigle dans lequel on avait enfermé une hostie consacrée, puis de l'eau bénite avec du lait d'une femme nourrice de bonne vie ».